

pliquer l'apparition de Gabriel et de madame de Rambert : celle-ci, tourmentée de l'état alarmant de son fils, sortit de son appartement pour passer dans celui de Gabriel ; mais le médecin, qui comptait sur la promesse du recteur et qui l'attendait, l'avait rassurée de son mieux en lui disant qu'elle pouvait se retirer, que si le danger était plus pressant, il aurait soin de la faire avertir. Elle se retira donc, confiant en cette promesse, et elle allait franchir la dernière pièce, lorsqu'elle fut frappée de stupeur à la vue de Marie et du recteur, conduits par un valet.

Pendant que cette scène se passait, la voix de Marie reconnue par Gabriel, avait fait vibrer toutes les cordes de son cœur ; la raison lui était revenue ; le docteur, qui suivait avec anxiété toutes les phases de cette crise favorable, vit avec joie qu'il ne s'était pas trompé en pensant que cette secousse, ce bonheur inespéré le rappelleraient à la vie. Ils écoutèrent donc tous deux ce qui se passait dans l'autre pièce ; en entendant la façon horrible dont madame de Rambert traitait la douce jeune fille, Gabriel, ne pouvant plus maîtriser son indignation, conjura le médecin de l'aider à se vêtir, et c'est alors qu'il apparut comme un reproche vivant devant sa mère consternée. Cependant l'orgueil impitoyable de cette femme ne céda pas.

Elle voulut s'avancer pour retirer Marie des bras de Gabriel, mais le recteur étendit la main vers elle en disant :

— Arrêtez, madame ; Dieu punit les mères sans entrailles et les cœurs dénaturés !

Et le vénérable prêtre, penché sur Marie, répandait des larmes sur son visage livide et son front inanimé. Gabriel avait oublié son mal pour ne penser qu'à celle qui souffrait par amour pour lui, et madame de Rambert contenait sa rage impuissante.

Enfin Marie ouvrit les yeux, elle les porta autour d'elle d'un air égaré. Des paroles incohérentes sortirent de ses lèvres ; elle ne reconnut aucun de ceux qui l'entouraient, et voulut fuir comme si elle se fût crue menacée.

— Vous voyez votre ouvrage, ma mère, dit Gabriel d'une voix remplie de larmes, vos vœux seront bientôt exaucés ; vous n'aurez plus d'enfant !

Madame de Rambert, toujours froide et impassible, sourit ironiquement, se leva et sortit.

— C'est moi, Marie, continua le jeune homme, en l'entourant de ses bras ; c'est Gabriel.

— Gabriel ! Oh ! oui, je me souviens, murmura la pauvre enfant en portant la main à son front, comme pour y chercher un souvenir. Ange du ciel, continuait-il en se mettant à genoux ; ange du ciel, je vous confie la vie de mon bien aimé ; qu'il vive encore de longues années ; mais faites que là-haut, où j'irai l'attendre, nous soyons réunis pour toujours.

La raison un moment égarée de Marie lui revint ; elle reconnut le recteur, elle reconnut Gabriel ; elle sentit sa main qui pressait

tendrement la sienne, elle entendit sa voix qui lui disait :

— Sois tranquille, désormais ô ma douce Marie, je veux vivre pour t'aimer toujours. Reçois, le serment d'éternel amour que je te fais devant notre digne et saint pasteur.

— Pauvres enfants, dit M. Bernard, Dieu reçoit cette promesse, mais il exige qu'ici-bas la volonté des parents soit respectée.

A CONTINUER.

LE CANARD

MONTREAL, 25 OCTOBRE 1879.

Avis de l'Administration.

Le prix de l'abonnement au "Canard" est de 50 centins par année (payable d'avance), et le prix à la douzaine, pour les agents, est de 4 centins, payables toutes les quatre semaines.

Nous donnons vingt pour cent de commission à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Nous prions nos agents, à qui nous avons envoyé les comptes dernièrement de nous en faire parvenir le montant au plus tôt.

GODIN, MONDOU & Cie,

No. 8 Rue Ste. Therese, Montréal.

C'était lors de la panique des banques. Les portes de la Banque d'Epargnes étaient encombrées de gens venant retirer leurs dépôts. C'était un tohu bohu un brouhaha indescriptibles. M. Homier était sur le trottoir regardant ce qui se passait. Quelques individus des environs de la ville passant par là s'arrêtèrent et demandèrent à M. Homier ce que ça voulait dire tout ce train là.

— Comment, vous ne savez pas la grande nouvelle ? dit M. Homier. Vous ne savez pas que la banque est obligée de cesser de faire des affaires, et que le Gouvernement l'a obligée, avant de fermer ses portes, de donner tout l'argent qu'elle a aux pauvres.

Mais Mesieu, dit un des passants on n'est pas riche, nous autres, est-ce qu'on pourrait avoir notre part ?

— Mais comme de raison, dit M. Homier, vous n'avez qu'à vous présenter au comptoir. Vous voyez là le commis qui paie vis-à-vis de la porte. Eh bien, adressez vous à lui.

— Mais s'il veut pas, qu'est-ce qu'on fera ?

M. Homier : — Dites lui que vous savez ce que vous avez à faire et que s'il fait des gestes vous allez le faire prendre.

Cela dit, nos gens se lancèrent à travers la foule, coudoyant, bousculant tous ceux qui gênaient leur passage.

Arrivés au comptoir, ils dirent au commis : " Monsieur, nous sommes pressés, payez nous donc tout de suite, hein ? "

Le commis : — Avez vous vos livres de dépôt ?

L'un des individus : — Comment ça ? C'est pas nécessaire d'avoir des livres, vous devez savoir ce que vous donnez aux autres, donnez nous en autant, on demande ni plus ni moins.

Le commis : — Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Je n'ai pas le temps d'entendre vos histoires. Un autre là.

Le commis, disant cela, allait prendre le livre d'une autre personne qui attendait avec impatience, pressée qu'elle était par une foule compacte. Mais nos gens furieux apostrophèrent le commis en termes violents, le traitèrent de voleur et lui dirent que s'il ne les payait pas, ils allaient le faire prendre.

M. Barbeau, le caissier de la banque, entendant ce bruit, sortit et voulut savoir ce que c'était.

— Est-ce vous qu'êtes le maître ici, Mesieu, dit celui qui criait le plus fort ?

— Que voulez vous, dit M. Barbeau ?

— On veut être payé et pis votre commis veut pas nous payer. On connaît nos droits et on veut avoir notre part ; on sait que le gouvernement vous a obligés avant de fermer la banque de donner tout votre argent aux pauvres ; on est aussi pauvre que les autres qui sont ici et qui sont payés.

M. Barbeau : — Mais, pauvres amis, vous devez bien comprendre que celui qui vous a dit de venir ici a voulu rire de vous. Le connaissez vous ?

— C'est un Monsieur, tenez, y doit être encore à la porte.

M. Barbeau : — Je suis certain que vous ne le retrouverez pas, il doit être après rire de vous autres avec ses amis.

Le vieux bap..., dirent nos pauvres individus furieux, si on peut le rejoindre, y va s'en souvenir.

M. Homier était rendu depuis longtemps au coin de la rue Notre Dame et de la rue St. Vincent, où il racontait à son ami Chapleau le tour qu'il venait de jouer.

HISTOIRE ANCIENNE.

L'an I de la création, Dieu créa l'homme. Après l'homme vint la femme.

Il y a de cela cinq mil huit cent quatre vingt trois ans, deux mois, dix-sept jours, quinze heures, dix minutes et vingt cinq secondes et un tiers.

Et la femme est encore après l'homme, elle a toujours été après lui depuis ce jour mémorable. La femme n'est pas esclave, elle est née libre de parler et elle abuse parfois de cette liberté.

L'histoire rapporte qu'une des côtes d'Adam a fourni la matière première pour la confection du premier échantillon de ce qu'on est convenu d'appeler le beau sexe.

Pourquoi ! oh pourquoi ! Adam n'a-t-il pas songé à défendre ses côtes comme le font aujourd'hui les puissances guerrières, au lieu de passer son temps à flâner et à dormir ?

Pour le punir de sa paresse, Dieu lui donna une femme qui devint l'homme de la maison et le mena

par le bout du nez, si bien qu'un jour elle lui fit manger malgré lui une pomme qu'il n'a jamais pu digérer lui-même et que ses descendants n'ont pas fini d'avalier, puisqu'ils ont encore la pomme d'Adam dans la gorge.

Il en coûte plus cher pour l'entretien d'une femme que pour celui de trois chiens et un fasil de chasse.

Mais la femme vous paie en nature et remplit votre maison de frais bébés qui vous empêchent de dormir la nuit et collent de la tire sur votre habit des dimanches, sans compter que la femme est un meuble très commode lorsqu'on peut la garder à la maison.

Exemples : Je connais un cor-donnier qui se sert du dos de sa femme pour y battre la semelle.

Lorsque vous vous coupez la figure en vous rasant, si vous ne voulez pas vous faire à vous-mêmes des reproches trop personnels, quoi de plus commode que d'avoir là votre femme contre laquelle vous pouvez jurer, pester et sacrer à votre guise.

La femme n'a pas été créée parfaite.

C'est ce qu'ont compris les marchands de cosmétiques, les fabricants de poudre de riz, de fard, de teintures, de corsets, de faux chignons, de fausses dents, faux mollets, et de ces mille riens charmants qui complètent chez la femme ce que le créateur a négligé de perfectionner. Aussi, grâce à l'industrie et au zèle déployés par les chevaliers du postiche et du blaguage, la femme s'est transformée au point que sa mère Eve ne la reconnaîtrait pas.

La femme vaut bien mieux que sa voisine et elle le sait.

Eve était une femme. Ce devait être une femme modèle puisqu'il n'en contait rien à Adam pour l'habiller.

Malgré ses qualités, je ne crois pas qu'Eve ait été heureuse. Elle ne pouvait aller chez sa voisine pour y médire contre tout le monde en général et ses amis en particulier. Elle ne pouvait exciter la jalousie de ses voisines en allant à l'église coiffée de son chapeau neuf.

Elle ne pouvait pas se tenir appuyée sur la clôture pendant des journées entières pour y causer avec sa voisine.

Tous ces grands privilèges, dont jouissent les femmes d'aujourd'hui, lui étaient refusés.

Pauvre Eve ! Elle est morte.

LATULIPPE.



COUACS.

Le maire d'un gros chef-lieu de canton invite à dîner le sous-préfet en tournée de révision.

Le grand jour étant arrivé, dès le matin, tout en veillant aux préparatifs, la femme de M. le maire